

D. A. F. DE SADE



DIALOGUE ENTRE UN PRETRE ET UN MORIBOND

Présenté par William J.-M. MARIE

Les Editions d'une plombe du mat'

*« La liberté est le crime qui contient tous les crimes,
c'est notre arme absolue. »*

(diffusion libre et encouragée)

D.A.F. DE SADE

Dialogue entre un prêtre
et un moribond

En couverture : Portrait du marquis de Sade par Man Ray, 1938

Manifeste de l'éditeur

Les « Editions d'une plombe du mat' » ont pour but la diffusion de textes considérés comme importants.

Les textes diffusés sont du domaine public.

Présentation

Misérables créatures, jetées pour un moment sur la surface de ce misérable petit tas de boue, il est donc dit qu'il faut que le moitié du troupeau soit la persécutrice de l'autre ? Ô homme est-ce à toi qu'il appartient de prononcer sur ce qui est bien ou sur ce qui est mal ? C'est bien à un chétif individu de ton espèce à vouloir assigner des bornes à la nature, à décider de ce qu'elle tolère, à annoncer ce qu'elle défend ! [...] Jouis, mon ami, jouis, et ne juge pas... jouis, te dis-je, abandonne à la nature le soin de te mouvoir à son gré, et à l'Eternel celui de te punir. [...] Jouis du flambeau de l'univers : c'est pour éclairer des plaisirs, et non par des sophismes, que sa lumière brille à tes yeux.

in Paul Bourdin, *Correspondance inédite du marquis de Sade, de ses proches et de ses familiers*, pp. 181-184. Réédité avec *Mon arrestation du 26 août* par Gilber Lely. Paris, Jean-Hugues, 1959

Ce texte date de l'été 1782, date de parution des « Liaisons dangereuses » de Choderlos de Laclos que Sade aurait voulu écrire. C'est un des premiers textes qui nous soient parvenus. Il a été écrit en prison à Vincennes. Au même moment il entreprend les premières ébauches des « 120 journées de Sodome ». Ce « dialogue » porte la marque ambiguë que Sade a toujours eu vis à vis de la royauté. Avant tout anticléric il accepta de bon gré de perdre ses privilèges (les possessions immobilières de famille) déjà mis à mal par l'Ancien Régime, quand il se rallia aux idées révolutionnaires parce que le principe de royauté de « droit divin » lui était insupportable. Toutefois et malgré ses efforts pour y participer (en particulier dans la « Section des Piques »), la folie meurtrière de cette époque, malgré un éclatement du carcan rigide des mœurs, le dégoutta de la « république » qui n'avait qu'un lointain rapport avec celle de Platon. Aussi lorsque l'athée intégral fut obligé de se plier au culte de « l'Etre suprême » le divorce fut consommé et Sade échappa de peu à la guillotine. Quant à la « République » française, elle fini dans la plus sanglante confusion pour abdiquer aux pieds d'un nouveau despote : Bonaparte.

Comme on ne prête qu'aux riches, Sade fut accusé d'avoir écrit le pamphlet « Zoloé et ses deux acolytes » contre Joséphine de Beauharnais et son monde. Sade ne fit rien pour démentir et il fallu l'érudition de Gilbert Lely pour remettre en question cette paternité. Et c'est ainsi que le Consulat fut l'inventeur de l'hospitalisation psychiatrique pour les opposants.

Note : Des indications bibliographiques se trouvent sur le premier ouvrage de notre édition « Français encore un effort... »

W. M.

LE PRÊTRE – Arrivé à cet instant fatal où le voile de l'illusion ne se déchire que pour laisser à l'homme séduit le tableau cruel de ses erreurs et de ses vices, ne vous repentez-vous point, mon enfant, des désordres multipliés où vous ont emporté la faiblesse et la fragilité humaine ?

LE MORIBOND – Oui, mon ami, je me repens.

LE PRÊTRE – Eh bien, profitez de ces remords heureux pour obtenir du ciel, dans le court intervalle qui vous reste, l'absolution générale de vos fautes, et songez que ce n'est que par la méditation du très saint sacrement de la pénitence qu'il vous sera possible de l'obtenir de l'Eternel.

LE MORIBOND – Je ne t'entends pas plus que tu ne m'as compris.

LE PRÊTRE – Eh quoi !

LE MORIBOND – Je t'ai dit que je me repentais.

LE PRÊTRE – Je l'ai entendu.

LE MORIBOND – Oui, mais sans le comprendre.

LE PRÊTRE – Quelle interprétation... !

LE MORIBOND – La voici... Créé par la nature avec des goûts très vifs, avec des passions très fortes : uniquement placé dans ce monde pour m'y livrer et pour les satisfaire, et ces effets de ma création n'étant que des nécessités relatives aux premières vues de la nature ou, si tu l'aimes mieux, que des dérivations essentielles à ses projets sur moi, tous en raison de ses lois, je ne me repens que de n'avoir pas assez reconnu sa toute puissance, et mes uniques remords ne portent que sur le médiocre usage que j'ai fait des facultés (criminelles selon toi, toutes simples selon moi) qu'elle m'avait données pour la servir. Je lui ai quelquefois résisté je m'en repens, aveuglé par l'absurdité de tes systèmes, j'ai combattu par eux toute la violence des désirs que j'avais reçus par une inspiration bien plus divine, et je m'en repens ; je n'ai moissonné que des fleurs quand je pouvais faire une ample récolte de fruits... Voilà les justes motifs de mes regrets ; estime-moi assez pour ne m'en pas supposer d'autres.

LE PRÊTRE – Où vous entraînent vos erreurs, où vous conduisent vos sophismes ! Vous prêtez à la chose créée toute la puissance du créateur. et ces

malheureux penchants qui vous ont égaré, vous ne voyez pas qu'ils ne sont que des effets de cette nature corrompue. à laquelle vous attribuez la toute-puissance.

LE MORIBOND – Ami, il me paraît que ta dialectique est aussi fausse que ton esprit. Je voudrais que tu raisonnasses plus juste, ou que tu me laissasses mourir en paix. Qu'entends-tu par créateur, et qu'entends-tu par la nature corrompue ?

LE PRÊTRE – Le créateur est le maître de l'univers, c'est lui qui a tout fait, tout créé, et qui conserve tout par un simple effet de sa toute-puissance.

LE MORIBOND – Voilà un grand homme assurément ! Eh bien, dis-moi pourquoi cet homme-là, qui est si puissant, a pourtant fait selon toi une nature corrompue.

LE PRÊTRE – Quel mérite eussent eu les hommes si Dieu ne leur eût pas laissé leur libre arbitre ? et quel mérite eussent-ils eu à en jouir s'il n'y eût eu sur la terre la possibilité de faire le bien et celui d'éviter le mal ?

LE MORIBOND – Ainsi ton Dieu a voulu faire tout de travers, uniquement pour tenter ou pour éprouver sa créature : il ne la connaissait donc pas, il ne se doutait donc pas du résultat ?

LE PRÊTRE – Il la connaissait sans doute, mais, encore un coup, il voulait lui laisser le mérite du choix.

LE MORIBOND – À quoi bon, dès qu'il savait le parti qu'elle prendrait et qu'il ne tenait qu'à lui, puisque tu le dis tout-puissant, qu'il ne tenait qu'à lui, dis-je, de lui faire prendre le bon !

LE PRÊTRE – Qui peut comprendre les vues immenses et infinies de Dieu sur l'homme, et qui peut comprendre tout ce que nous voyons ?

LE MORIBOND – Celui qui simplifie les choses, mon ami, celui surtout qui ne multiplie pas les causes, pour mieux embrouiller les effets. Qu'as-tu besoin d'une seconde difficulté, quand tu ne peux pas expliquer la première ? et dès qu'il est possible que la nature toute seule ait fait ce que tu attribues à ton dieu, pourquoi veux-tu lui aller chercher un maître. La cause de ce que tu ne comprends pas est peut-être la chose du monde la plus simple. Perfectionne ta physique, et tu comprendras mieux la nature ; épure ta raison, bannis tes préjugés et tu n'auras plus besoin de ton dieu.

LE PRÊTRE – Malheureux ! je ne te croyais que socinien¹, j'avais des armes pour te combattre, mais je vois bien que tu es athée, et dès que ton cœur se refuse à l'immensité des preuves authentiques que nous recevons chaque jour de l'existence du créateur, je n'ai plus rien à te dire. On ne rend point la lumière à un aveugle.

¹ Les sociniens se distinguent du courant protestant de Martin Luther par la réfutation de l'idée de péché originel héréditaire. Les doctrines religieuses protestantes des sociniens sont présentées dans le *Grand Catéchisme* et le *Petit Catéchisme* racoviens (Raków, Pologne, 1605). (NdWM)

LE MORIBOND – Mon ami, conviens d'un fait : c'est que celui des deux qui l'est le plus doit assurément être plutôt celui qui se met un bandeau que celui qui se l'arrache. Tu édifies, tu inventes, tu multiplies : moi je détruis, je simplifie. Tu ajoutes erreurs sur erreurs : moi je les combats toutes. Lequel de nous deux est l'aveugle ?

LE PRÊTRE – Vous ne croyez donc point en Dieu ?

LE MORIBOND – Non. Et cela par une raison bien simple : c'est qu'il est parfaitement impossible de croire ce qu'on ne comprend pas. Entre la compréhension et la foi, il doit exister des rapports immédiats ; la compréhension est le premier aliment de la foi : où la compréhension n'agit point, la foi est morte, et ceux qui, dans tel cas, prétendraient en avoir, en imposent. Je te défie toi-même de croire au dieu que tu me prêches, parce que tu ne saurais me le démontrer, parce qu'il n'est pas en toi de me le définir que par conséquent tu ne le comprends pas, que, dès que tu ne le comprends pas, tu ne peux plus m'en fournir aucun argument raisonnable, et qu'en un mot tout ce qui est au-dessus des bornes de l'esprit humain, est ou chimère ou inutilité ; que ton dieu ne pouvant être que l'une ou l'autre de ces choses, dans le premier cas je serais un fou d'y croire, un imbécile dans le second.

Mon ami, prouve-moi l'inertie de la matière et je t'accorderai le créateur ; prouve-moi que la nature ne se suffit pas à elle-même, et je te permettrai de lui supposer un maître. Jusque-là n'attends rien de moi, je ne me rends qu'à l'évidence, et je ne la reçois que de mes sens ; où ils s'arrêtent ma foi reste sans force. Je crois le soleil parce que je le vois ; je le conçois comme le centre de réunion de toute la matière inflammable de la nature, sa marche périodique me plaît sans m'étonner. C'est une opération de physique peut-être aussi simple que celle de l'électricité, mais qu'il ne nous est pas permis de comprendre. Qu'ai-je besoin d'aller plus loin ? Lorsque tu m'auras échafaudé ton dieu au-dessus de cela, en serai-je plus avancé, et ne me faudra-t-il pas encore autant d'effort pour comprendre l'ouvrier que pour définir l'ouvrage ? Par conséquent, tu ne m'as rendu aucun service par l'édification de ta chimère, tu as troublé mon esprit, mais tu ne l'as pas éclairé, et je ne te dois que de la haine au lieu de reconnaissance. Ton dieu est une machine que tu as fabriquée pour servir tes passions, et tu l'as fait mouvoir à leur gré, mais dès qu'elle gêne les miennes, trouve bon que je l'aie culbutée ; et dans l'instant où mon âme faible a besoin de calme et de philosophie, ne viens pas l'épouvanter de tes sophismes, qui l'effraieraient sans la convaincre, qui l'irriteraient sans la rendre meilleure ; elle est, mon ami, cette âme, ce qu'il a plu à la nature qu'elle soit, c'est-à-dire le résultat des organes qu'elle s'est plu de me former en raison de ses vues et de ses besoins ; et, comme elle a un égal besoin de vices et de vertus, quand il lui a plu de me porter aux premiers, elle l'a fait, quand elle a voulu les secondes, elle m'en a inspiré les désirs, et je m'y suis livré tout de même. Ne cherche que ses lois pour unique cause à notre inconséquence humaine, et ne cherche à ses lois d'autres principes que ses volontés et ses besoins.

LE PRÊTRE – Ainsi donc tout est nécessaire dans le monde ?

LE MORIBOND – Assurément.

LE PRÊTRE – Mais si tout est nécessaire, tout est donc réglé ?

LE MORIBOND – Qui te dit le contraire ?

LE PRÊTRE – Et qui peut régler tout comme il l'est, si ce n'est une main toute-puissante et toute sage ?

LE MORIBOND – N'est-il pas nécessaire que la poudre s'enflamme quand on y met le feu ?

LE PRÊTRE – Oui.

LE MORIBOND – Et quelle sagesse trouves-tu à cela ?

LE PRÊTRE – Aucune.

LE MORIBOND – Il est donc possible qu'il y ait des choses nécessaires sans sagesse, et possible, par conséquent, que tout dérive d'une cause première, sans qu'il y ait ni raison ni sagesse dans cette première cause.

LE PRÊTRE – Où en voulez-vous venir ?

LE MORIBOND – À te prouver que tout peut être ce qu'il est et ce que tu le vois, sans qu'aucune cause sage et raisonnable le conduise, et que des effets naturels doivent avoir des causes naturelles, sans qu'il soit besoin de leur en supposer d'antinaturlles, telle que le serait ton dieu qui lui-même, ainsi que je te l'ai déjà dit, aurait besoin d'explication, sans en fournir aucune ; et que par conséquent dès que ton dieu n'est bon à rien, il est parfaitement inutile ; qu'il y a grande apparence que ce qui est inutile est nul et que tout ce qui est nul est néant. Ainsi, pour me convaincre que ton dieu est une chimère, je n'ai besoin d'aucun autre raisonnement que celui que me fournit la certitude de son inutilité.

LE PRÊTRE – Sur ce pied-là, il me paraît peu nécessaire de vous parler de religion.

LE MORIBOND – Pourquoi pas ? Rien ne m'amuse comme la preuve de l'excès où les hommes ont pu porter sur ce point-là le fanatisme et l'imbécillité. Ce sont de ces espèces d'écarts si prodigieux, que le tableau, selon moi, quoique horrible, en est toujours intéressant. Réponds avec franchise, et surtout bannis l'égoïsme. Si j'étais assez faible que de me laisser surprendre à tes ridicules systèmes sur l'existence fabuleuse de l'être qui rend la religion nécessaire, sous quelle forme me conseillerais-tu de lui offrir un culte ? Voudrais-tu que j'adoptasse les rêveries de Confucius plutôt que les absurdités de Brahma ? adorerais-je le grand serpent des nègres, l'astre des Péruviens, ou le dieu des armées de Moïse ? à laquelle des sectes de Mahomet voudrais-tu que je me rendisse, ou quelle hérésie de chrétiens serait selon toi préférable ? Prends garde à ta réponse.

LE PRÊTRE – peut-elle être douteuse ?

LE MORIBOND – la voilà donc égoïste.

LE PRÊTRE – Non, c'est t'aimer autant que moi que de te conseiller ce que je crois.

LE MORIBOND – Et c'est nous aimer bien peu tous deux que d'écouter de pareilles erreurs.

LE PRÊTRE – Eh ! qui peut s'aveugler sur les miracles de notre divin rédempteur ?

LE MORIBOND – Celui qui ne voit en lui que le plus ordinaire de tous les fourbes et le plus plat de tous les imposteurs.

LE PRÊTRE – Ô dieux, vous l'entendez et vous ne tonnez pas !

LE MORIBOND – Non, mon ami, tout est en paix parce que ton dieu, soit impuissance soit raison, soit tout de que tu voudras enfin dans un être que je n'admets un moment que par condescendance pour toi, ou si tu l'aimes mieux pour me prêter à tes petites vues, parce que ce dieu, dis-je, s'il existe comme tu as la folie de le croire, ne peut pas pour nous convaincre avoir pris des moyens aussi ridicules que ton Jésus suppose.

LE PRÊTRE – Eh quoi ! Les prophéties, les miracles, les martyrs, tout cela ne sont pas des preuves ?

LE MORIBOND – Comment veux-tu, en bonne logique que je puisse recevoir comme preuve tout ce qui en a besoin soi-même ? Pour que la prophétie devînt preuve, il faudrait d'abord que j'eusse la certitude complète qu'elle a été faite. Or, cela étant consigné dans l'histoire, ne peut plus avoir pour moi d'autre force que tous les autres faits historiques, dont les trois quarts sont fort douteux. Si à cela j'ajoute encore l'apparence plus que vraisemblables qu'ils ne me sont transmis que par des historiens intéressés, je serais comme tu vois plus qu'en droit d'en douter. Qui m'assurera d'ailleurs que cette prophétie n'a pas été faite après coup, qu'elle n'a pas été l'effet de la combinaison de la plus simple politique, comme celle qui voit un règne heureux sous un roi juste, ou de la gelée dans l'hiver ? Et si tout cela est, comment veux-tu que là prophétie, ayant un tel besoin d'être prouvée, puisse elle-même devenir une preuve ?

À l'égard de tes miracles, ils ne m'en imposent pas davantage. Tous les fourbes en ont fait et tous les sots en ont cru. Pour me persuader de la vérité d'un miracle, il faudrait que je fusse bien sûr que l'événement que vous appelez tel fût absolument contraire aux lois de la nature, car il n'y a que ce qui est hors d'elle qui puisse passer pour miracle : et qui la connaît assez pour oser affirmer que tel est précisément le point où elle s'arrête et précisément celui où elle est enfreinte ? Il ne faut que deux choses pour accréditer un prétendu miracle : un bateleur et des femmelettes. Va ne cherche jamais d'autre origine aux tiens, tous les nouveaux

sectateurs en ont fait, et, ce qui est plus singulier, tous ont trouvé des imbéciles qui les ont crus. Ton Jésus n'a rien fait de plus singulier qu'Apolonius de Thyane², et personne pourtant ne s'avise de prendre celui-ci pour un dieu. Quant à tes martyrs, ce sont bien assurément les plus débiles de tous tes arguments. Il ne faut que de l'enthousiasme et de la résistance pour en faire, et tant que la cause opposée m'en offrira autant que la tienne, je ne serai jamais suffisamment autorisé à en croire une meilleure que l'autre, mais très porté en revanche à les supposer toutes deux pitoyables.

Ah ! mon ami, s'il était vrai que le dieu que tu prêches existât, aurait-il besoin de miracles, de martyrs et de prophéties pour établir son empire ? Et si, comme tu le dis, le cœur de l'homme était son ouvrage, ne serait-ce pas là le sanctuaire qu'il aurait choisi pour sa loi ? Cette loi égale, puisqu'elle émanerait d'un dieu juste, s'y trouverait d'une manière irrésistible également gravée dans tous et d'un bout de l'univers à l'autre ; tous les hommes, se ressemblant par cet organe délicat et sensible, se ressembleraient également par l'hommage qu'ils rendraient au dieu de qui ils le tiendraient, tous n'auraient qu'une façon de l'aimer, tous n'auraient qu'une façon de l'adorer ou de le servir, et il leur deviendrait aussi impossible de méconnaître ce dieu que de résister au penchant secret de son culte. Que vois-je au lieu de cela dans l'univers ? Autant de dieux que de pays, autant de manières de servir ces dieux que de différentes têtes ou de différentes imaginations. Et cette multiplicité d'opinions dans laquelle il m'est physiquement impossible de choisir serait, selon toi, l'ouvrage d'un dieu juste ?

Va, prêchant, tu l'outrages ton dieu en me le présentant de la sorte ; laisse-moi le nier tout à fait, car s'il existe, alors je l'outrage bien moins par mon incrédulité que toi par tes blasphèmes. Reviens à la raison, prêchant : ton Jésus ne vaut pas mieux que Mahomet, Mahomet pas mieux que Moïse, et tous les trois pas mieux que Confucius, qui pourtant dicta quelques bons principes pendant que les trois autres déraisonnaient. Mais en général tous ces gens-là ne sont que des imposteurs, dont le philosophe s'est moqué, que la canaille a crus et que la justice aurait dû faire pendre.

LE PRÊTRE – Hélas ! elle ne l'a que trop fait pour l'un des quatre.

LE MORIBOND – C'est celui qui le méritait le mieux. Il était séditieux, turbulent, calomniateur, fourbe, libertin, grossier farceur et méchant dangereux, possédait l'art d'en imposer au peuple, et devenait par conséquent punissable dans un royaume en l'état où se trouvait alors celui de Jérusalem. Il a donc été très sage de s'en défaire, et c'est peut-être le seul cas où mes maximes, extrêmement douces et tolérantes d'ailleurs, puissent admettre la sévérité de Thémis. J'accuse toutes mes erreurs, excepté celles qui peuvent devenir dangereuse dans le gouvernement où l'on vit ; les rois et les majestés sont les seules choses qui m'en imposent, les seules que je respecte, et qui n'aime pas son pays et son roi n'est pas digne de vivre.

² Apollonius (ou Apolonios) de Tyane : Philosophe néopythagoricien d'Asie Mineure du 1^{er} siècle av. J-C auteur d'une *Vie de Pythagore* et d'un *Traité sur la divination*. (NdWM)

LE PRÊTRE – Mais enfin vous admettez bien quelque chose après cette vie ? Il est impossible que votre esprit ne se soit pas quelquefois plu à percer l'épaisseur des ténèbres du sort qui nous attend : et quel système peut avoir mieux satisfait que celui d'une multitude de peines pour celui qui vit mal et d'une éternité de récompenses pour celui qui vit bien ?

LE MORIBOND – Quel, mon ami ? celui du néant. Jamais il ne m'a effrayé, et je n'y vois rien que de consolant et de simple ; tous de l'orgueil, celui-là seul l'est de la raison. D'ailleurs il n'est ni affreux ni absolu, ce néant. N'ai-je pas sous mes yeux l'exemple des générations et régénérations perpétuelles de la nature ? Rien ne périt, mon ami, rien ne se détruit dans le monde ; aujourd'hui homme, demain ver, après-demain mouche, n'est-ce pas toujours exister ? Eh ! pourquoi veux-tu que je sois récompensé de vertus auxquelles je n'ai nul mérite, ou puni de crimes dont je n'ai pas été maître ? Peux-tu accorder la bonté de ton prétendu dieu avec ce système, et peut-il avoir voulu me créer pour se donner le plaisir de me punir, et cela seulement en conséquence d'un choix dont il ne me laisse pas le maître ?

LE PRÊTRE – Vous l'êtes.

LE MORIBOND – Oui, selon tes préjugés ; mais la raison les détruit, et le système de la liberté de l'homme ne fut jamais inventé que pour fabriquer celui de la grâce, qui devenait si favorable à vos rêveries. Quel est l'homme au monde qui, voyant l'échafaud à côté du crime, le commettrait, s'il était libre de ne pas le commettre ? Nous sommes entraînés par une force irrésistible, et jamais un instant les maîtres de pouvoir nous déterminer pour autre chose que pour le côté vers lequel nous sommes inclinés. Il n'y a pas une seule vertu qui ne soit nécessaire à la nature et réversiblement, pas un seul crime dont elle n'ait besoin, et c'est dans le parfait équilibre qu'elle maintient des uns et des autres, que consiste toute sa science. Mais pouvons-nous être coupables du côté dans lequel elle nous jette ? Pas plus que ne l'est la guêpe qui vient darder son aiguillon dans ta peau.

LE PRÊTRE – Ainsi donc le plus grand de tous les crimes ne doit nous inspirer aucune frayeur ?

LE MORIBOND – Ce n'est pas là ce que je dis : il suffit que la loi le condamne, et que le glaive de la justice le punisse, pour qu'il doive nous inspirer de l'éloignement ou de la terreur, mais, dès qu'il est malheureusement commis, il faut savoir prendre son parti. et ne pas se livrer au stérile remords. Son effet est vain puisqu'il n'a pu nous en préserver, nul, puisqu'il ne le répare pas : il est donc absurde de s'y livrer, et plus absurde encore de craindre d'en être puni dans l'autre monde, si nous sommes assez heureux que d'avoir échappé de l'être en celui-ci. À Dieu ne plaise que je veuille par là encourager au crime ! Il faut assurément l'éviter tant qu'on le peut, mais c'est par raison qu'il faut savoir le fuir, et non par de fausses craintes qui n'aboutissent à rien et dont l'effet est. sitôt détruit dans une âme un peu ferme. La raison, mon ami, oui, la raison toute seule doit nous avertir que de nuire à nos semblables ne peut jamais nous rendre heureux et notre cœur, que de contribuer à leur félicité est la plus grande pour nous que la nature nous ait accordée sur la terre. Toute la morale humaine est

renfermée dans ce seul mot : rendre les autres aussi heureux que l'on désire de l'être soi-même et ne leur jamais faire plus de mal que nous n'en voudrions recevoir. Voilà mon ami, voilà les seuls principes que nous devrions suivre. et il n'y a besoin ni de religion, ni de dieu pour goûter et admettre ceux-là : il n'est besoin que d'un bon cœur. Mais je sens que je m'affaiblis, prédicant ; quitte tes préjugés, sois homme, sois humain, sans crainte et sans espérance ; laisse là tes dieux et tes religions : tout cela n'est bon qu'à mettre le fer à la main des hommes, et le seul nom de toutes ces horreurs a plus fait verser de sang sur la terre que toutes les autres guerres et les autres fléaux à la fois. Renonce à l'idée d'un autre monde, il n'y en a point ; mais ne renonce pas au plaisir d'être heureux et d'en faire en celui-ci. Voilà la seule façon que la nature t'offre de doubler ton existence ou de l'étendre... Mon ami, la volupté fut toujours le plus cher de mes biens ; je l'ai encensée toute ma vie, et j'ai voulu la terminer dans ses bras : ma fin approche. six femmes plus belles que le jour sont dans ce cabinet voisin, je les réservais pour ce moment-ci ; prends-en ta part, tâche d'oublier sur leurs seins. à mon exemple, tous les vains sophismes de la superstition et toutes les imbéciles erreurs de l'hypocrisie.

Note :

Le moribond sonna, les femmes entrèrent et le prédicant devint dans leurs bras un homme corrompu par la nature, pour n'avoir pas su expliquer ce que c'était que la nature corrompue.